

de Lamartine lui-même. On pourrait objecter que Musset a adressé une ode à Lamartine et que ce dernier lui a répondu. Je ne me charge pas d'expliquer cette contradiction. L'ode de Lamartine tarda à être publiée parce que le manuscrit en avait été oublié pendant près de deux ans, dans un tiroir à Saint-Point, mais ce que je puis affirmer, c'est que Lamartine, du vivant de Musset, n'avait lu ni ses vers ni sa prose.

Ces *Entretiens familiers de littérature*, qui furent son chant de cygne, sont aujourd'hui presque introuvables, et c'est très regrettable, car ce sont de purs chefs-d'œuvre qui prouvent que Lamartine fut aussi grand prosateur que grand poète. Ces entretiens abordent tous les sujets.

Pendant ses dernières années, Lamartine disait ne rien comprendre à la littérature moderne. Il la voyait avec regret s'engager dans une voie déplorable. Mais très réservé dans ses critiques, il se contentait de dire que le moment était venu où on allait en venir à des idées et à une langue qui n'étaient pas les siennes.

On le voyait errer dans les rues de Paris, coiffé en toute saison d'un chapeau blanc brossé à l'envers. Lamartine avait été beau. Dans sa jeunesse, les femmes avaient été amoureuses autant de sa personne que de ses vers. Ses vers étaient là, mais lui avait perdu son prestige. On eût dit qu'il errait dans la vie sans but et sans espérance.

La dernière fois que je le rencontrai c'était un dimanche de juillet. Il faisait une chaleur horrible. Etant entré le soir par désœuvrement au théâtre du Palais-Royal, je trouvai M. de Lamartine seul dans une avant-scène. Il écoutait avec attention les *Diables Roses*. J'allai le trouver. Il me dit que les auteurs de cette pièce avaient beaucoup de talent, et que Mlle Schneider chantait d'une façon ravissante.

Après le spectacle, je reconduisis Lamartine jusqu'à sa porte. L'auteur des *Méditations* était pour moi une sorte de demi-dieu. (*Le Figaro*)

GUSTAVE CLAUDIN.

NOTE DE LA DIRECTION.—Voilà bien du fétichisme, n'est-ce pas ? Je ne me rappelle plus quel critique disait un jour que les écrivains du *Figaro* sont des gens d'esprit qui bravent le sens commun. C'est réellement l'impression qui nous reste après la lecture d'un article comme celui qui précède. Pour M. Claudin, Lamartine est un demi-dieu, mais un demi-dieu qui "erre dans la vie sans but et sans espérance" et qui essaie d'égayer une vieillesse pleine d'angoisses et de remords par le spectacle des gauloiseries du Palais-Royal. M. Claudin qualifie de pur chef-d'œuvre le *Cours familier de littérature* ; nous aurons occasion plus tard de publier une critique du dernier ouvrage de Lamartine ; en attendant, l'extrait du *XIXe Entretien* cité par M. Claudin lui-même donne une idée de ce qu'on peut trouver dans ce *Cours de Littérature*. L'écrivain qui est "très indigné" d'entendre Lamartine faire certaines réserves sur l'œuvre de Musset—réserves où sont cependant justifiés les écarts de la jeunesse—peut admirer l'apostrophe que le chantre d'*Elvire* adresse à l'auteur de *Rolla* "au sein de son Élysée actuel" comme il a pu admirer tout dernièrement François Coppée déclarant, en face d'une tombe, que, du haut du ciel, Molière tend les bras à Emile Augier, et cela quand on connaît la triste fin de Musset, et quand on sait qu'Emile